

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 6 (1912-1913)
Heft: 3

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

(3) Il n'est pas question de « projets » de contrat, mais de « Contrats d'engagement » imprimés dans tout ce qu'ils ont d'essentiel, prêts à être signés et que l'on a refusé de signer, — voilà tout.

(4) Je n'ai jamais rien prétendu de semblable, car la note de la page 22 se rapporte à l'art. 3, ... « par mois, pour deux heures de leçon par semaine ou leur équivalent. » Et l'aurais-je prétendu que j'aurais pu avoir raison, car M. Fr. Choisy n'offre ni ne garantit nullement de donner au professeur plus de deux heures par semaine, soit 10, 12 ou 16 francs par mois, suivant le tarif. Il se réserve même de donner moins (Art. 4), ou rien du tout (Art. 8)!

(5) Certes, pour autant que la Direction lui donnerait des élèves.

(6) !!, pardon, vous voulez dire : dix fois deux heures par semaine. Distinguons ! Cela *ferait* cent fr. par mois pour vingt heures de leçons par semaine, — soit *moins* de 1 fr. 25 l'heure, car les honoraires sont mensuels et le mois a souvent plus de quatre semaines !

(7) Je répète ce que j'ai dit plus haut : il n'est pas question de « projet » de contrat. En outre, les seuls passages écrits à la main sont les noms, les dates, l'instrument et le traitement, — les premiers sont sans importance en l'occurrence, et le dernier est confirmé par M. Choisy lui-même.

(8) Etrange ! N'ai-je pas reçu il y a peu de jours, de Lausanne, ces lignes significatives : « Je sais cette occasion pour vous remercier, au nom d'autres collègues aussi, d'avoir publié ce « contrat d'engagement » de l'Ecole populaire de musique; j'ai moi-même refusé d'entrer comme professeur... dans cette école et ai fait savoir à ses fondateurs ce que je pense de leurs arrangements ! »

(9) Toutes mes félicitations ! et toute mon admiration pour l'habileté avec laquelle M. Fr. Choisy a su combler les vides laissés par la démission d'une douzaine de professeurs.

G. H.



La musique à l'Etranger

ALLEMAGNE

24 septembre.

Il y a juste cent ans à ce jour que mourait à Vienne, ruiné, malade, à demi fou, Emmanuel Schikaneder, le librettiste de la *Flûte enchantée*. Je ne sais ce que disent ou diront de lui les auteurs français de la récente et monumentale biographie de Mozart ; Jahn, le grand biographe allemand, a ébruité sur le compte du fameux directeur de théâtre, des racontars nettement faux. Le Dr F. Hirth rétablissait, à l'occasion de ce centenaire, que si Schikaneder n'eut, dans ses premiers temps, d'autre dieu que sa caisse et d'autres scrupules que le succès, du moins on ne peut lui attribuer d'action malhonnête : il n'a pas exigé des héritiers de Mozart des honoraires indus et le livret de la *Flûte enchantée* est bien de lui : c'est sa version à lui d'une pantalonnade dans le goût de l'époque, dont il existait de nombreuses variantes, qu'il débarrassa de ses vulgarités et qu'il eut l'idée — les idées ne lui manquaient pas ; il donna à Ratisbonne la première représentation moderne *en plein air* (1787) — de rapprocher des contes fantastiques également en faveur alors, en s'inspirant du roman *Sethos*, très lu de la franc-maçonnerie, et en escomptant l'effet à la scène des cérémonies des Loges. On sait qu'il n'y a pas si mal réussi. Ce fut déjà un mérite, dont on doit lui tenir compte en musique, d'avoir su se réserver les services de Mozart dès qu'il fut nommé directeur du Théâtre *im Freihaus* ; et Vienne lui doit son Théâtre *an der Wien*.

Aujourd'hui, quels honneurs n'eût connus le pauvre Schikaneder, lui que Joseph II soutenait comme représentant de l'art allemand contre l'envahissement de l'art italien. C'est d'un théâtre italien qu'en 1872, M. Ernst von Schuch (anobli en 1897 par l'empereur d'Autriche) arrivait à l'Opéra de **Dresde** ; ces jours-ci on fêtait en grande solennité le 40^{me} anniversaire de cette heureuse entrée en fonctions. Combien la présence de M. Schuch contribua à la célébrité musicale du Théâtre royal de Saxe, il n'est pas besoin de le rappeler ici : les *premières* de Richard Strauss — sensationnelles à tous égards — furent, entre autres, des événements qui suffiraient à léguer le nom d'un théâtre à la postérité.

Puissent dans 40 ans les théâtres royaux de Bavière fêter de même l'arrivée au pupitre directorial de M. Bruno Walter ! Elle marque, elle aussi, une date dans les annales de ce vénérable opéra de *Munich* où cependant se sont succédés les Bülow, les Levi, les Richter, les Muck, les Mottl, où la gloire et la grande tradition wagnériennes datent d'avant Bayreuth même. Les représentations qu'il a dirigées au Théâtre Prince-Régent, celles de Mozart au Théâtre de la Résidence, ont produit une impression d'art si resplendissant et si profondément vivifiée, que l'opinion est unanime à louer l'appel de M. Walter à la succession définitive de Mottl. Hélas ! le jeune maître s'y dépense avec une telle passion, un tel oubli de soi, un tel souci de la seule beauté à réaliser, que de l'avis même des musiciens qu'il enthousiasme, il s'y use. Ce sera une nouvelle ère de splendeur pour la capitale musicale que *Munich* s'affirme, été comme hiver ; une capitale qui sait consentir des sacrifices pour maintenir, par devoir, un répertoire d'œuvres comme celles de Gluck, de Weber, de Berlioz (allez donc chercher la Trilogie des *Troyens* à Paris !) pour leur pure valeur d'art, leur portée éducative, en dépit des soubresauts de la caisse. Nul mieux que Bruno Walter ne saura en ranimer toute la beauté, d'éternelle actualité.

Parmi les plus somptueuses manifestations musicales de l'été, il faut toujours compter, à *Munich* encore, le cycle symphonique du *Konzertverein*. Peu d'occasions meilleures pour les étrangers en vacances, de se mettre en quelques semaines, au courant de toute la production allemande, depuis les principales œuvres classiques jusqu'à la production moderne qui en porte plus ou moins l'empreinte et à coup sûr en recueille l'héritage. Or, quoi qu'en pense M. Vincent d'Indy, dont les opinions n'ont pas toujours l'objectivité qui leur donnerait du poids, on s'entend assez bien en Allemagne à interpréter les maîtres allemands, tout au moins selon le goût allemand qui de toute vraisemblance devait être le leur. Toutefois je dirai aussi — avec une égale sincérité — qu'un chef comme Ferdinand Lœwe lui-même, peut avoir ses jours et ses lubies, et certainement ses goûts personnels, ses petites manies, de telle sorte qu'il apparaisse fort inégal selon les œuvres, ou selon les soirs, ou selon la propre disposition de l'auditeur. Son concert du 28 août, par exemple, a été à peu près raté : la *V^{me}* de Beethoven trouva moyen de se faire languissante ; *l'Apprenti sorcier* manqua de nerf ; deux morceaux de Berlioz, dont cette dentelle de *Fée Mab*, n'eurent ni air, ni finesse... C'était une déveine, et ce serait terrible, terriblement faux et injuste de juger M. Lœwe sur une soirée pareille. Il n'est pas à son aise non plus dans les œuvres aux arêtes trop saillantes, aux accents trop vifs, aux recherches trop curieuses : la *Domestica*, de Richard Strauss, a des cris, des disputes qui ne lui sont pas plus sympathiques que les grands effondrements mahlieriens de la *VII^{me}*. Dans ces cas-là, le Kapellmeister semble craindre pour l'œuvre qu'il présente, il voudrait en excuser les fredaines, il tend d'instinct et presque malgré lui à en voiler les incartades. Au contraire, chaque fois que Ferd. Lœwe peut pousser une œuvre dans son sens, non seulement il en illumine le détail, mais il sait en faire jaillir l'architecture, en dresser l'unité avec une puissance et une persuasion incomparables : l'*Eroica*, la *Neuvième*, les *Hiller-Variationen* de Max Reger, le *Wieland der Schmied* de Hausegger, et par dessus tout la *V^{me}* de Bruckner ont atteint à un degré de rendu que l'on peut appeler la perfection. Parmi les œuvres moins courantes de ce cycle, il convient de retenir la délicieuse *Sérénade italienne* de Hugo Wolf, un bijou d'orchestration spirituelle ; l'*Ouverture tragique* de Ernst Bœhe, ouvrage superbe, aussi beau de forme que vide de sens ou d'émotion ; et l'ouverture de *Bruder lustig*, une gaminerie exactement nulle dont rougissent pour M. Siegfried — puisqu'il ne le fait lui-même — tous ceux qui ont quelque respect du nom de Wagner.

MARCEL MONTANDON.

